

Tp 153 m/8

Bibliothèque Maison de l'Orient



072871

tp



LA CRÈTE AVANT L'HISTOIRE

I

Bien que la Crète ait été souvent décrite, depuis le Florentin Bondelmonte (1422), et que de nombreuses antiquités de cette provenance aient été transportées en Europe, notamment à Venise, dès le xviii^e siècle (1), on peut dire que l'exploration archéologique de la grande île ne commence que vers 1835, avec les voyages de l'Anglais Pashley (publiés en 1837). Mais ni Pashley ni ses successeurs, tels que Spratt, Perrot, Wescher, Thenon, Lenormant, ne concentrèrent leur attention sur les antiquités remontant aux époques les plus anciennes; la riche épigraphie de la Crète, à l'époque classique, occupa d'abord presque exclusivement les archéologues. Le premier qui ait signalé en Crète des monuments de l'âge mycénien est notre compatriote M. B. Haussoullier (1880) (2); encore ne s'agissait-il que de quelques vases découverts à Cnosse, au cours de fouilles pratiquées, en 1878, par Minos Kalokærinos, sur l'emplacement que M. A. Evans devait rendre célèbre. Kalokærinos avait déblayé, sur une colline, des restes de murs, appartenant à un édifice très ancien. Les fouilles furent arrêtées par ordre de Photiadès pacha, alors gouverneur, qui aimait beaucoup les antiquités, au point d'en acheter et d'en vendre, mais entendait s'en réserver le monopole. Au printemps de 1880, Photiadès dit à M. W. J. Stillman, diplomate et journaliste américain, alors de passage en Crète, qu'un permis de fouilles serait volontiers accordé au gouvernement des États-Unis. En conséquence, le cabinet de Washington demanda l'autorisation d'explorer Cnosse et Gortyne, et M. Stillman fut envoyé à Candie en janvier 1881 pour préparer la campagne. Dans l'intervalle, Photiadès avait changé d'avis; Stillman, qui s'était mêlé de l'insurrection crétoise de 1866 à 1868, était suspect aux Turcs; on l'e conduisit poliment et il dut quitter l'île au mois de mars 1881.

Son voyage, toutefois, n'avait pas été stérile. Il s'était rendu à Cnosse, y avait visité le coin de l'édifice déblayé par Kalokærinos et n'avait pas hésité à y reconnaître les restes du fameux Labyrinthe de la Fable. Bien plus, il signala, sur les murs, des signes gravés d'un caractère particulier (reproduits à la p. 48 de son rapport) (3), qui lui suggérèrent l'idée d'un système graphique encore inconnu. « Les caractères inscrits, déclara-t-il, soit qu'on les prenne pour des hiéroglyphes, soit qu'on y voie des indications pour les constructeurs ou des signes pour guider à travers les couloirs du labyrinthe, appartiennent évidemment à une période antérieure à l'emploi des lettres grecques ou de tout système complet de numération. L'importance de cette découverte, si le caractère que je lui attribue est confirmé par les fouilles, n'a pas besoin d'être souligné. » Ainsi, c'est à M. Stillman que l'on doit la double révélation de l'écriture

syllabique crétoise et de l'édifice mycénien qui devait être déblayé vingt ans plus tard.

Les Américains écartés, Schliemann se présenta. Pendant des années, l'heureux explorateur de Troie, de Mycènes et de Tyrinthe essaya d'obtenir la permission de pratiquer des fouilles dans l'île. En 1886, en compagnie de M. Dörpfeld, il se rendit à Cnosse et fut frappé, à son tour, du caractère archaïque des murs déblayés par Kalokærinos. Mais l'avidité des habitants, d'une part, la mauvaise volonté du gouvernement turc de l'autre, enfin et surtout l'état politique troublé de l'île empêchèrent Schliemann de donner suite à ses projets (1). Il m'a fait part lui-même, en 1889, des regrets que cette impossibilité d'agir lui avait laissés.

Ce fut alors le tour de savants italiens, MM. F. Halber et P. Orsi, qui, sans pratiquer de véritables fouilles, enrichirent l'épigraphie crétoise de plusieurs textes d'une importance capitale et firent connaître des objets archaïques très intéressants, en particulier des boucliers en bronze découverts dans une caverne de l'Ida et des ossuaires en argile décorés d'ornements mycéniens. Un savant allemand, M. Fabricius, s'associa à une partie de leurs travaux, sur lesquels nous allons donner quelques détails.

II

En 1884, sur la rive gauche du Lethæos, qui traverse les ruines de Gortyne, M. Halbierr découvrit les assises d'un mur circulaire entièrement couvert d'inscriptions. Deux fragments de ces inscriptions, dont l'ensemble forme tout un recueil de lois civiles et criminelles, avaient été signalés en 1857 et en 1879 par MM. Thenon et Haussoullier, membres de l'École française d'Athènes. Le Code de Gortyne, publié par MM. Comparetti, Bücheler et beaucoup d'autres, l'a été en dernier lieu, avec une traduction française et des commentaires, par MM. Dareste, Haussoullier et Th. Reinach (2). C'est le texte juridique le plus important que nous possédions de l'antiquité grecque (vers 460 av. J.-C.). Un autre mur de Gortyne livra des fragments d'un second Code qui semble appartenir à une époque un peu postérieure.

M. Halbierr copia, dans une autre ville crétoise, Praesos, une inscription d'un non moindre intérêt, bien qu'elle soit restée inexploitée (3). C'est un fragment de cinq lignes, gravé en caractères grecs des environs de l'an 500 avant J.-C., mais dans une langue qui n'est évidemment pas hellénique. Or, l'auteur de l'*Odyssée* signale précisément en Crète des populations de souches diverses et parlant des langues différentes : Achéens, Doriens, Cydoniens, Pélasges, Étocrétois. Ces derniers étaient, suivant toute apparence, les aborigènes de l'île et appartenaient au fonds de popu-

(1) Cf. *Museo italiano*, t. I, p. 141.

(2) *Revue archéol.*, 1880, II, p. 359.

(3) *Archæological Institute of America*, 2^d annual report (1881).

(1) Voir *Revue archéol.*, 1887, I, p. 75.

(2) *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, t. I (1891), p. 354 et suiv.

(3) Publiée par M. Comparetti en 1888 (*Museo Italiano*, t. II, p. 678).

lation primitive, antérieure à l'arrivée des Grecs, qu'Hérodote qualifie de *barbare*. Or, nous savons précisément par Strabon que Praesos, où fut découverte l'inscription en langage inconnu, était le centre géographique des Étéocrétois. La découverte de M. Halbherr soulevait donc un coin du voile qui, partout ailleurs, nous dissimule les civilisations et les langues préhistoriques sur lesquelles l'hellénisme est venu se greffer et dont il a probablement hérité plus qu'on ne le croit.

Ce n'est pas le lieu d'insister ici sur les centaines de textes instructifs que M. Halbherr a ensuite recueillis au cours de ses voyages; mais il faut dire quelques mots des curieuses œuvres d'art qui, découvertes depuis 1884 par Giorgio Pasparaki et le Syllogue grec de Candie, dans une grotte de l'Ida, furent décrites et publiées, en 1888, par les soins de MM. Halbherr et Orsi (1). Ce sont, d'une part, des figurines en bronze d'une extrême grossièreté, appartenant aux débuts même de l'art grec (vers 800 av. J.-C.); de l'autre, des patères et des boucliers votifs en bronze battu, couverts de figures et d'ornements qu'on s'accorda d'abord à considérer comme phéniciens, à cause du mélange de motifs assyriens et égyptiens qui les caractérise. Toutefois, en 1893, le célèbre archéologue Brunn contesta le caractère phénicien des boucliers de l'Ida (2); c'étaient bien des œuvres inspirées des monuments orientaux et égyptiens, mais qui, dans la conception comme dans l'exécution, reflétaient un tempérament artistique original. Cette thèse fut reprise et développée en 1889 par M. L. Milani (3), qui essaya de retrouver, dans les représentations mêmes des boucliers, des épisodes de la plus ancienne mythologie hellénique, en particulier de la légende de Zeus, dont la grotte de l'Ida avait été, suivant la tradition, le berceau. Suivant M. Milani, dont je partage le sentiment sur ce point, les boucliers de l'Ida sont antérieurs à l'an 800, alors qu'on les avait placés d'abord vers la fin du VIII^e ou au début du VII^e siècle avant J.-C. (4).

En 1890, M. Orsi fit connaître quelques tombes à couloir, de type mycénien, qui avaient été découvertes vers 1878 en Crète; il publia aussi un vase à étrier, provenant de l'une d'elles, et des cuves funéraires en argile, affectant la forme de baignoires, dont la décoration est nettement mycénienne (5). D'autres cuves analogues furent signalées en 1892 par un membre de l'École française d'Athènes, M. Jouhin, qui visita la Crète en 1891 et en 1892, dans le dessein de préparer l'exploration des ruines de Cnosse (6). L'insurrection de Crète fit échouer ces projets; mais, dès

1894 — comme le prouve le t. VI de *l'Histoire de l'art* de MM. Perrot et Chipiez, publié à cette date — les yeux de tous les archéologues étaient tournés vers la grande île, d'où l'on attendait des révélations décisives sur la civilisation et l'industrie dites mycénienes. Toutefois, nos connaissances positives se réduisaient encore à peu de chose et M. Orsi, parlant de la Crète, pouvait écrire en 1890: *Un'isola la quale, per quanto rinomata dalla fama antica, oggi è terra incognita per gli archeologi, mentre agli epigraphisti ha fornito prede ricercate.*

III

L'idée que le centre de la civilisation mycénienne doit être cherché en Crète est de celles dont il est difficile de dire quel savant l'a tout d'abord exprimée; mais il me semble que l'honneur de l'avoir développée pour la première fois et appuyée d'arguments solides doit être attribué à M. Milchhofer. Cet archéologue publia, en 1883, un important ouvrage sur les origines de l'art en Grèce (1), où il revendiqua le caractère original de l'art mycénien (à l'encontre de ceux qui le croyaient phénicien) et soutint qu'il avait surtout fleuri en Crète. L'auteur insistait sur une classe particulière de pierres gravées (dites depuis *gemmes insulaires*), qui se sont rencontrées à Mycènes et dans la Grèce continentale, mais principalement en Crète et dans les îles voisines. Il signalait aussi, avec une singulière clairvoyance, le mélange d'influences dont témoigne l'art mycénien et opinait qu'un pareil mélange n'avait pu s'opérer que dans une île dont la richesse et la haute civilisation étaient célèbres dès l'époque héroïque. Il rappelait le mot de Hoeck, l'historien exact et consciencieux de la Crète ancienne (1823-1829): « La période la plus brillante de cette île finit au moment même où le reste de la Grèce commença à fleurir. » Voici quelques extraits de la longue analyse que je publiai, en 1883, du livre si suggestif de M. Milchhofer.

« La puissance de la Crète est représentée, dans l'histoire mythique, par le nom de Minos. Sa situation en faisait le centre de l'Archipel; ses rapports avec la Phrygie sont attestés par le nom de l'Ida, commun aux deux pays, le culte de Rhéa, les légendes des Dactyles, des Carrètes et des Corybantes... De même que le nom de Minos représente, à l'époque la plus ancienne, l'importance politique de la Crète, celui de Dédale symbolise son rôle dans l'histoire de l'art. Le nom même de Dédale (*δαίδαλος*) prouve que l'activité de son école n'a pas eu pour objet la sculpture proprement dite, mais bien la sculpture, la gravure, l'incrustation, le repoussé et la damasquinure. Le bouclier homérique et les poignards découverts à Mycènes sont des spécimens de l'art des Dédalides... Les poignards de Mycènes sont travaillés dans le même style que les intailles de même provenance et celles de l'Archipel... La Crète apparaît (à l'époque de *l'Odyssée*) comme le centre commercial et intellectuel du monde grec, le centre aussi des légendes et des idées religieuses dont l'art primitif de la Grèce est l'expression. L'influence de la Crète

(1) *Museo Italiano*, t. II, p. 689 et suiv., avec un atlas in-fol. Cf. *Gazette des Beaux-Arts*, 1889, I, p. 59.

(2) Brunn, *Griechische Kunstgeschichte*, t. I, p. 93. Un doute avait déjà été exprimé, en 1888, par M. Frothingham (*Americ. Journ.*, 1888, p. 491.)

(3) *Studie Materiali*. Florence, 1899, p. 1 et suiv.

(4) C'est encore l'opinion de M. Perrot, *Hist. de l'art*, t. VI, p. 452.

(5) *Monumenti dei Lincei*, t. I, p. 201 et suiv.

(6) *Bulletin de correspondance hellénique*, 1892, p. 275; cf. *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1891, p. 278; 1892, p. 428. — M. Mariani découvrit, en 1894, d'autres vases de style mycénien près de Tylisos. (*Rendiconti dei Lincei*, 18 mars 1894.)

(1) A. Milchhofer, *Die Anfaenge der Kunst in Griechenland*, Leipzig, 1883; cf. *Revue archéologique*, 1883, II, p. 366-381, et mes *Esquisses archéologiques*, 1888, p. 112-135.

associé à Kronos et Rhéa, partit de là pour s'établir à Olympie, où il devint le culte national des Grecs. La Dîméter éleusinienne est également continuée d'être dominante dans les siècles qui suivirent l'époque achéenne. Le culte de Zeus, d'origine crétoise. Epiménide, le purificateur d'Athènes, est un prêtre crétois. Les mystères, qui devaient perpétuer dans la Grèce classique la tradition des anciens cultes chthoniens, ne sont autres qu'une transformation dogmatique et raffinée par le symbolisme des mythes pélasgiques dont la Grèce était le centre. A côté de la Crète, la Thrace phrygienne joue un rôle important dans le développement religieux de la Grèce, et les cultes de ces deux pays ont une analogie incontestable. D'après la légende delphique, Apollon choisit parmi les Crétois les prêtres du sanctuaire pythien. La pierre que l'on montrait à Delphes comme celle qu'aurait avalée Kronos témoigne de l'adoption de la légende crétoise de Zeus dans le centre religieux de la Grèce du Nord. Enfin, avec la religion, la musique et les danses de la Crète se répandirent dans toute la Grèce. » M. Milchhofer signalait aussi des influences crétoises sur l'art archaïque de l'Italie : « Plusieurs traditions mentionnent des relations anciennes entre le Péloponèse et la Crète d'une part, la Grande Grèce et la Sicile de l'autre. Le Crétois Aristoklès exécuta une offrande pour Evagoras de Zancle. Dédale, selon la légende, est venu à Cumès, d'où sa réputation s'est étendue sur une grande partie de l'Italie ; les villes siciliennes de Minoa et d'Engyon passaient pour avoir été fondées par les Crétois. Athénée et Strabon vont jusqu'à dire que tout le peuple des Iapyges est originaire de Crète. »

Les rapports entre la Crète et l'Italie méridionale, attestés par les écrivains anciens, ont encore été mis en lumière par M. Ettore Pais en 1892 et en 1894 (1). Ce savant a fait observer que la Crète possédait une rivière du nom de *Messapios* (à rapprocher des *Messapiens* de l'Italie méridionale) ; que Phalante, le héros national des Messapiens, avait été sauvé dans le golfe de Crissa par un dauphin, comme les Crétois y avaient été guidés par Apollon Pythien sous la forme du même animal ; que Iapyx, éponyme des Iapygiens, était, suivant un historien, fils de Dédale et d'une femme crétoise. En 1896, M. Patroni cita, à l'appui de la même opinion, des arguments archéologiques qui confirment d'une manière éclatante les vues de M. Milchhofer (2). Une série de vases archaïques découverts en territoire messapien présentent des analogies tout à fait frappantes avec les céramiques mycéniennes, alors que les vases italiens sont chronologiquement très postérieurs. Il semble donc bien que le style mycénien a été introduit dans l'Italie méridionale par les Crétois et qu'il y a survécu, comme en Illyrie, à Chypre, dans la Russie méridionale et sans doute ailleurs encore, à la révolution industrielle produite dans la Grèce propre par l'invasion des barbares doriens.

(1) E. Pais, *Studi Storici*, 1892, et *Storia della Sicilia*, t. I. (1894), p. 335.

(2) G. Patroni, dans les *Monumenti dei Lincei*, t. IV (1896) ; cf. mon article : *La Crète, l'Illyrie et l'Italie méridionale*, dans l'*Anthropologie*, 1896, p. 586-542.

Nous possédons des inscriptions messapiennes que nous ne comprenons pas ; qui sait si l'on n'y découvrirait pas un jour une langue apparentée à celle de l'inscription inintelligible de Phaestos et de ces inscriptions indéchiffrables de Crète, dont le premier spécimen, comme nous l'avons dit, a été signalé en 1881 par M. Stillman ?

IV

Après avoir retracé à grands traits, dans l'histoire de l'archéologie crétoise, le rôle des savants français et italiens et rendu hommage à la clairvoyance presque prophétique de M. Milchhofer, il me reste à raconter la *période anglaise* de cette histoire, c'est-à-dire la série des étonnantes découvertes faites par M. Arthur Evans de 1893 à 1901 (1).

M. Arthur Evans, conservateur du Musée Ashmoléen d'Oxford, est le fils d'un riche fabricant de papier, aujourd'hui Sir John Evans, qui s'est fait lui-même une grande situation scientifique par ses publications sur les âges préhistoriques de la Grande-Bretagne et sur les monnaies celto-britanniques, enfin par la magnifique collection d'antiquités et de monnaies à laquelle il donne ses soins depuis plus de trente ans. Élevé à bonne école, M. Arthur Evans se tourna d'abord vers la numismatique et publia d'excellents travaux sur les monnaies grecques de la Sicile. En 1877, il explora l'Illyrie et la Bosnie, pays dont les richesses archéologiques étaient alors presque inconnues. Plus tard, il s'intéressa particulièrement aux pierres gravées, notamment à cette série de gemmes insulaires dont M. Milchhofer, en 1883, avait révélé l'importance. Conduit ainsi sur le terrain de la civilisation mycénienne, il crut constater, en 1893, que certaines intailles très archaïques portaient des caractères graphiques appartenant à un système d'écriture inconnu et antérieur à l'alphabet phénicien. Pour acquérir de nouveaux monuments de cette classe, il se rendit à plusieurs reprises en Crète, fut étonné, à son tour, de la richesse de cette île en ruines de l'époque mycénienne (2) et conçut le projet de fouiller à Cnosse. Mais comme les indigènes exigeaient des sommes exorbitantes pour accorder le droit d'explorer leurs champs, M. Evans, avec une patience infatigable et une impénétrable discrétion, se mit en devoir, depuis 1895, de les acheter. Au commencement de 1900, il réussit à acquérir ceux qui lui manquaient encore. Plusieurs propriétaires avaient, il est vrai, promis à l'École française d'Athènes de lui louer leurs terrains ; mais, ces terrains changeant de mains, les engagements des vendeurs devenaient caducs. M. Evans était libre de commencer des fouilles

(1) L'École française d'Athènes n'a pas cessé, de son côté, de contribuer à l'exploration de la Crète (fouilles encore inédites de M. Demargne, 1898-1900). L'École italienne, en particulier M.M. Halbherr, Mariani, Taramelli et Savignoni a fouillé le Pythion à Gortyne et relevé dans toute l'île des centaines d'inscriptions grecques ; elle s'est également intéressée au préhistorique crétois. Il n'est cependant que juste d'attribuer aux recherches de M. Evans la place prépondérante qui leur appartient.

(2) La forteresse mycénienne de Goulas, en Crète, est la plus imposante ruine de cette époque que l'on connaisse ; voir A. Evans, *Annual of the British School*, 1895, p. 169 et suiv.

sur une vaste étendue; les circonstances étaient d'autant plus favorables que la Crète, après une longue lutte contre les Turcs, se trouvait enfin et définitivement pacifiée. Le savant anglais fut secondé dans ses recherches par M. Hogarth, directeur de l'École anglaise d'Athènes; par M. Duncan Mackenzie, par l'architecte M. D. Fyfe et par l'habile dessinateur suisse M. Gilliéron. Les fouilles ont duré pendant les premiers mois de 1900 et ont été reprises au printemps de 1901; elles seront sans doute terminées dans l'automne de l'année courante ou dans les premiers mois de 1902.

Cela dit, avant de passer à la description des trouvailles faites par M. Evans à Cnosse, il faut nous arrêter sur les révélations touchant à l'écriture indigène de la Crète, qu'il porta d'abord à la connaissance du public en 1895 (1).

V

Les alphabets actuellement en usage chez les peuples civilisés dérivent tous de l'alphabet phénicien: c'est là un fait souvent affirmé et qui n'est pas contestable (2). Mais quelle est la source de l'alphabet phénicien? Rougé s'est efforcé d'établir, en 1859, qu'il dérivait de l'écriture égyptienne hiératique, et cette opinion a trouvé créance jusqu'à nos jours. Elle laissait cependant subsister une difficulté grave, dont on ne s'était pas d'abord aperçu. Que faire de certaines écritures usitées dans la haute antiquité et qui, évidemment, ne se rattachent ni à l'hiéroglyphisme égyptien, ni aux cunéiformes de l'Assyrie, ni à l'alphabétisme phénicien? De ces écritures, la mieux connue est celle qui fut employée jusqu'au III^e siècle dans l'île de Chypre, concurremment avec l'écriture phénicienne et l'écriture grecque. George Smith prouva, en 1872, que les inscriptions gravées en caractères chypriotes étaient rédigées en grec. Comment admettre que les gens de Chypre se soient servis avec tant d'obstination d'une écriture incommode, où chaque signe représente une syllabe, s'ils l'avaient inventée de toutes pièces à une époque relativement récente, si elle n'était pas, à leurs yeux, un legs d'un passé très respectable et très lointain?

Le problème se compliqua, vers 1875, par deux séries de faits nouveaux. D'une part, dans ses fouilles de Troie, Schliemann découvrit une quantité de fusaioles portant des signes gravés, où des archéologues distingués n'hésitèrent pas à reconnaître les éléments d'une très ancienne écriture (3); de l'autre, on commença à s'occuper d'inscriptions conçues dans une langue inconnue, dans une écriture inconnue, que l'on releva sur des monuments attribués à un peuple de la Syrie, les Hittites. Un savant anglais, M. Sayce, fit observer, vers 1880, qu'il y avait des analogies indiscutables entre l'écriture chypriote et l'écriture hittite; or, si cette dernière présente certaines

ressemblances avec les hiéroglyphes de l'Égypte, il est certain qu'elle n'en dérive pas. On remarqua aussi que le nom de la ville de Kittion, à Chypre, ressemble singulièrement à celui de Khétas, que les Égyptiens donnaient aux Hittites, et l'on conçut l'idée d'une civilisation khétio-chypriote, distincte de celles de la Phénicie et de l'Égypte, mais apparentée à celle des Pélasges des auteurs grecs, qui ont été les prédécesseurs des Hellènes.

A partir de 1889, les découvertes se multiplient et viennent rendre de plus en plus vraisemblable l'existence d'un groupe d'écritures syllabiques entre l'an 2000 et l'an 1000 avant J.-C. Les mêmes signes remarquables par M. Stillman à Cnosse, en Crète, paraissent sur des poteries archaïques de Mycènes, de Menidi, de Nauplie, de la Basse-Égypte (Kahun et Gurob) (1). En 1894, on les retrouve en Syrie, sur des tessons du tumulus de Lachish, provenant de couches très antérieures à l'an 1000. Enfin, en 1893, M. Evans commença à constater la présence des mêmes signes, formant parfois des inscriptions de cinq ou six caractères, sur un grand nombre de cachets de poteries découverts en Crète. Le mémoire qu'il publia à

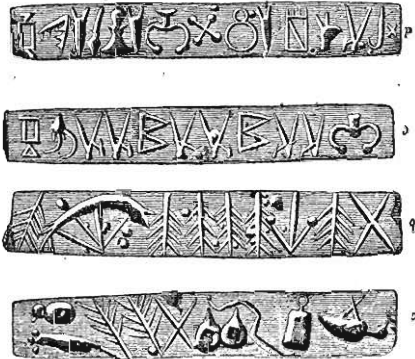


Fig. 1. — Sceau en stéatite découvert en Crète. (Pictographes et signes linéaires)

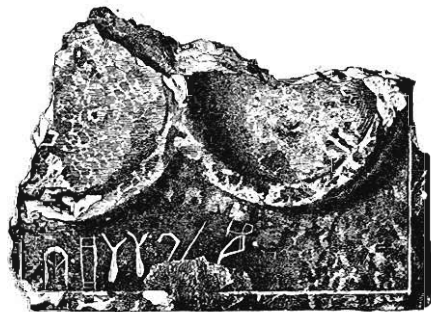


Fig. 2. — Tablette votive, en stéatite, découverte en Crète. (Signes linéaires.)

(1) A. J. Evans, *Cretan pictographs and pre-phoenician script*, Londres, Quaritch, 1895. M. Evans a donné un complément à ce travail dans le *Journal of hellenic studies*, t. XVII (1897), p. 327-395. Ce sont les fruits de ses voyages de 1895 et de 1896 dans l'île de Crète.

(2) Voir Ph. Berger, *Hist. de l'Écriture*, p. 369.

(3) Voir l'édition française d'*Ilios*, p. 910.

ce sujet en 1895 ne laissa subsister aucune incertitude.

M. Evans put reconstituer un alphabet de 82 signes pictographiques (sanglier, tête de loup,

(1) Voir mon article dans l'*Anthropologie*, 1900, p. 497-502.



oiseaux, soleil, étoile, lune, montagne, navire, haches et outils divers, etc.), et un autre alphabet linéaire de 32 signes, en relations étroites avec les signes pictographiques, qui se rencontrent parfois sur les mêmes monuments, preuve qu'ils furent concurremment en usage. Le savant anglais institua des rapprochements frappants entre la nouvelle écriture et celle de Chypre, comme entre celles-ci et l'écriture hittite; il fit aussi pressentir que les analogies entre l'écriture crétoise et l'écriture phénicienne ne peuvent s'expliquer que dans l'hypothèse où l'écriture phénicienne dériverait de l'écriture crétoise. Ainsi la thèse universellement admise depuis un demi-siècle était ébranlée: les Phéniciens, qui ont donné leur alphabet au monde moderne, ne l'ont pas reçu de l'Égypte, mais des prédécesseurs des Grecs, des Pélasges, en particulier des Pélasges crétois.

VI

On peut fixer approximativement la date vers laquelle cette écriture crétoise, inégalement répandue dans la Méditerranée occidentale à l'époque mycénienne, fut introduite en Syrie pour y subir la transformation dont l'alphabet phénicien est le résultat. Aux environs de l'an 1500, l'écriture usitée en Syrie est celle des cunéiformes assyriens; c'est ce que démontrent les tablettes découvertes en 1888 dans la Basse-Égypte, à Tel-el-Amarna, tablettes contenant des correspondances entre les rois d'Égypte et les petits princes de Syrie (1). Cinq cents ans plus tard, l'existence de l'alphabet phénicien commence à être avérée. Donc, c'est entre 1500 et 1000 que des tribus crétoises ont dû prendre pied en Syrie. Or, les témoignages historiques confirment cette induction. Dans la Bible, la Crète s'appelle *Kaftor* et les Philistins que les Israélites trouvèrent en Palestine sont originaires de cette île; un culte de Zeus né en Crète subsista, jusqu'à la fin du paganisme, à Gaza, en Philistide; le nom de la rivière de Palestine, le Jourdain, se retrouve en Crète. Ce sont donc, suivant toute apparence, des Crétois, pressés par l'avant-garde de l'invasion dorienne, qui introduisirent sur la côte syrienne, vers l'an 1200 av. J.-C., le système d'écriture qui donna naissance à l'alphabet phénicien.

Sur les monuments égyptiens des environs de 1400 av. J.-C., on voit des tributaires et des captifs appelés *Kefiti* dans les inscriptions égyptiennes, qui apportent au roi d'Égypte des vases en métal d'une forme identique à ceux qu'on a découverts à Mycènes. Ces *Kefiti* sont des Crétois de *Kaftor* et des îles voisines, dont la civilisation était identique à celle que Schliemann a retrouvée dans les tombes royales de Mycènes et, très vraisemblablement, n'était pas mycénienne d'origine, mais crétoise.

On a découvert, sur la côte de Syrie, un certain nombre d'objets de style mycénien, notamment des statuettes de bronze; mais ces objets sont très inférieurs à ceux de la Grèce et des îles; ce sont des contrefaçons ou des bibelots de qualité médiocre, bons pour l'exportation. Ceux qui soutiennent encore, avec M. Helbig, que la civilisation mycénienne est d'origine phénicienne, prennent exactement le contre-pied de la vérité; comme je n'ai cessé de l'affirmer depuis 1893, la

(1) Voir *Revue archéol.*, 1889, II, p. 342-362.

Syrie a reçu sa civilisation de la *Mycénie*, au moins autant que de la lointaine Assyrie et de l'Égypte.

La grande importance de la Crète, comme centre primitif de la civilisation de l'Archipel, n'a nullement été méconnue des écrivains grecs. Des auteurs crétois, dont Diodore de Sicile nous a conservé le témoignage, niaient que les Phéniciens eussent créé l'alphabet grec archaïque et soutenaient qu'ils s'étaient contentés de modifier un système d'écriture inventé en Crète par les Muses, filles de Jupiter (1). C'est exactement — aux Muses et à Jupiter près — le système auquel revient aujourd'hui l'érudition, à la suite des brillantes découvertes de M. Evans. L'écriture chypriote est une fille attardée de l'écriture crétoise; ail-

C'est au système d'écriture qui commença à se développer dans l'Archipel vers l'an 3000 av. J.-C. qu'il faut rattacher désormais non seulement le syllabisme chypriote, mais les caractères non helléniques de l'écriture lycienne, les graffites des fusaiôles de Troie, de la poterie de Lachish en Syrie, ceux des objets libyens ou proto-égyptiens recueillis, au cours de ces dernières années, par MM. Flinders Petrie et de Morgan, enfin la singulière écriture dite numidique, en usage dans l'Afrique romaine jusqu'à la fin de l'époque impériale (2), et qui survit dans l'écriture actuelle des Touareg (*tifnagh*) (fig. 3).

CRETAN AND AEGEAN	EGYPTO-LIBYAN OR PROTO-EGYPTIAN	LIBYAN INSCRIPTIONS AND TIFNAGH	CRETAN AND AEGEAN	EGYPTO-LIBYAN OR PROTO-EGYPTIAN	LIBYAN INSCRIPTIONS AND TIFNAGH
1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30
31	32	33	34	35	36
37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	48
49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60
61	62	63	64	65	66
67	68	69	70	71	72
73	74	75	76	77	78
79	80	81	82	83	84
85	86	87	88	89	90
91	92	93	94	95	96
97	98	99	100	101	102
103	104	105	106	107	108
109	110	111	112	113	114
115	116	117	118	119	120
121	122	123	124	125	126
127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138
139	140	141	142	143	144
145	146	147	148	149	150
151	152	153	154	155	156
157	158	159	160	161	162
163	164	165	166	167	168
169	170	171	172	173	174
175	176	177	178	179	180
181	182	183	184	185	186
187	188	189	190	191	192
193	194	195	196	197	198
199	200	201	202	203	204
205	206	207	208	209	210
211	212	213	214	215	216
217	218	219	220	221	222
223	224	225	226	227	228
229	230	231	232	233	234
235	236	237	238	239	240
241	242	243	244	245	246
247	248	249	250	251	252
253	254	255	256	257	258
259	260	261	262	263	264
265	266	267	268	269	270
271	272	273	274	275	276
277	278	279	280	281	282
283	284	285	286	287	288
289	290	291	292	293	294
295	296	297	298	299	300

Fig. 3. — Comparaison d'écritures pré-helléniques et non helléniques. (Tableau dressé par M. A. Evans).

(1) Diodore, V, 74; cf. mon article dans l'*Anthropologie*, 1900, p. 497-502.

(2) Evans, *Journ. of hellenic studies*, t. XVII (1897), p. 387.

Un préhistorien français, M. Piette, a même proposé de classer dans le même groupe d'écritures certains ornements peints sur des galets recueillis dans des cavernes du sud-ouest de la Franco et appartenant au début de l'époque néolithique (1). Cette hypothèse est sans doute trop aventureuse, mais il est permis de se demander si le système d'écriture égéen et crétois ne remonte pas à une antiquité bien plus reculée que les hiéroglyphes de l'Égypte eux-mêmes. Dans l'état actuel de nos connaissances et la pénurie des données chronologiques, on peut en chercher l'origine soit dans le nord de l'Archipel, soit sur la côte méridionale (dans l'Afrique du nord et en Égypte), soit dans l'île de Crète, au confluent de courants européens, africains et asiatiques, sans que rien n'autorise encore une conclusion positive à cet égard. L'essentiel, c'est qu'au delà du monde dominé par l'alphabet phénicien, qui est le nôtre, nous entrevoyons maintenant un monde beaucoup plus ancien, où régnait un système d'écriture rudimentaire et compliqué, où la diffusion et les variétés locales de cette écriture attestent à la fois une civilisation homogène et une singulière intensité de relations. L'archéologie vient confirmer cette conception d'une civilisation méditerranéenne primitive, qui n'était ni égyptienne ni assyrienne, en nous montrant, par exemple, un même type d'idole féminine primitive depuis la côte occidentale de l'Espagne jusqu'à la côte orientale de l'Anatolie (2).

VII

Le palais de Cnosse, découvert en 1878 par M. Kalokærinos et presque entièrement déblayé par M. Evans, est un édifice long de plus de 120 mètres qui s'élève sur l'acropole de la ville mycénienne, un peu à l'est de la Cnosse gréco-romaine. Il a été construit, vers 1400 av. J.-C., sur un terrain depuis longtemps habité, présentant tous les caractères d'une riche station de l'époque de la pierre polie, avec haches en serpentine et en hématite, poteries primitives, etc. L'endroit où ces débris se sont trouvés en plus grand nombre et forment la couche la plus épaisse coïncide précisément avec le centre du palais mycénien; il est donc probable que ce dernier a été élevé, comme tant de monuments de l'époque classique, sur un emplacement consacré par la tradition.

La construction de ce palais est très légère et rappelle un peu les édifices provisoires qui sortent de terre pour nos Expositions. Les matériaux solides sont la pierre calcaire et le gypse; quelques blocs de gypse atteignent des dimensions énormes, trois mètres de large sur un mètre de haut. Les murs intérieurs se composent de petites pierres irrégulières noyées dans de la terre et sont extérieurement revêtus de plâtre. Les pavés sont en gypse, en calcaire ou parfois en ardoise; dans les principales pièces, ils sont recouverts d'un ciment peint en rouge ou en blanc;

quelques salles sont simplement pavées en ciment. Dans la superstructure, le bois jouait un grand rôle, sous forme de piliers, de colonnes ou de cadres supportant des revêtements de plâtre. Un fragment de peinture murale — publié en fac-similé par M. Evans (1), — reproduit la façade d'un temple avec des colonnes peintes en noir se rétrécissant vers la base, comme à la porte des Lions de Mycènes, et une profusion de décors bleus, rouges, noirs et blancs. L'aspect général devait être, à l'extérieur, analogue à celui des mosquées revêtues de faïences et, à l'intérieur, semblable à celui des appartements pompéiens les plus riches. Une description, même détaillée, des motifs de décoration serait inutile; il faut attendre la grande publication en couleurs que prépare M. Evans, d'après les aquarelles de M. Gilliéron.

Le plan du palais est compliqué; il y a de grandes salles spacieuses et une multitude de pièces étroites donnant, comme les cellules d'un cloître, sur de longs corridors. Ces pièces, à en juger par les trouvailles qu'on y a faites, servaient de magasins. Une salle a pu être désignée avec certitude sous le nom de *salle du trône*; le long des murs courent des bancs de pierre et, dans un intervalle entre deux bancs, s'élève un trône en gypse, avec un dossier sculpté en forme de feuille. Le siège est évidé pour recevoir un coussin. La décoration du trône et du dossier est décrite avec admiration par M. Evans: il y constate, non sans surprise, des motifs de l'art gothique, associés à d'autres qui appartiennent au style mycénien.

Le caractère à la fois religieux et seigneurial de cette demeure est clairement attesté par la présence de piliers sur lesquels sont gravés plusieurs haches doubles (2); on trouve le même signe sur les jambages des portes et les pierres d'angle. Or, on sait que la hache double est le symbole du Zeus crétois et que des dépôts de haches doubles en bronze ont été trouvés dans des cavernes crétoises consacrées à ce dieu. D'autre part, la hache double est le symbole du Zeus de la ville de Labranda en Carie. Ce Zeus Labrandos devrait son nom au mot lydien ou carien *labrys*, signifiant hache double (les anciens nous ont appris cela) et on a déjà émis l'idée que le *Labyrinthe* crétois, la demeure de Minos à Cnosse, était, comme Labranda en Carie, la « maison de la double hache », c'est-à-dire du dieu ainsi représenté et de son « vicaire ». La multiplicité des galeries et des corridors, dans le palais déblayé par M. Evans, vient à l'appui de l'hypothèse de M. Stillman qui, dès 1881, y avait reconnu le Labyrinthe de la fable. Une fois de plus — comme à Troie, à Mycènes, à Tyrinthe — le fouilleur vient réhabiliter la tradition. Il faut observer encore que l'antiquité mettait le Labyrinthe crétois en relations avec le Minotaure, c'est-à-dire avec un dieu à tête de taureau; or, comme nous le verrons tout à l'heure, la représentation de cet animal tient une grande place dans la décoration picturale et plastique du palais.

(2) Piette, *L'Anthropologie*, 1896, p. 385.

(2) Voir mon mémoire *La Sculpture en Europe avant les influences gréco-romaines*, Angers, 1896, p. 3. et suiv.

(1) *Journal of hellenic Studies*, t. XXI (1901), pl. v.

(2) La photographie d'un de ces piliers a paru dans le *Journal of hellenic Studies*, 1901, p. 110.

VIII

On connaissait déjà, par les fouilles de Mycènes et de Tirynthe, quelques peintures mycéniennes; mais tout ce qu'on possédait n'est rien en comparaison de ce que viennent de nous rendre les fouilles de Cnosse : des tableaux avec des figures de grandeur naturelle, des paysages, des sujets de genre qu'on dirait d'hier! Bien entendu, l'on n'a recueilli que des fragments; mais, par une heureuse fortune, il en est qui se rajustent et, pour l'une au moins des figures de grandeur naturelle, on a conservé toute la partie supérieure, avec la tête intacte. Elle représente un jeune homme vêtu d'une sorte de juste au corps richement brodé, la taille — très mince — serrée par une ceinture métallique ornée de rosaces et de spirales. Il porte un collier d'argent, des boucles d'oreille et une plaque de métal en avant de l'oreille visible. La tête, dessinée de profil, est le premier exemple d'un portrait mycénien. Les traits sont réguliers, d'une correction presque classique, les yeux noirs, les cheveux noirs et bouclés. » Le rendu de l'œil de profil, dit M. Evans (1), le modelé du visage et des membres témoignent d'une perfection artistique que la Grèce historique n'a retrouvée qu'au v^e siècle, c'est-à-dire huit ou neuf cents ans après la peinture de cette fresque de Cnosse. » Comme d'autres figures de même grandeur, dont il subsiste d'importants débris, le jeune homme portait un vase, qui paraît être une tasse pointue en argent, dans une monture d'or. Ce type de cornet est bien connu dans la céramique mycénienne; on trouve aussi des vases de cette forme entre les mains des chefs Kefti, sur les fresques du temps de Thoutmés III.

Le paysage le mieux conservé représente les bords d'une rivière, indiquée par des lignes serpentine entre lesquelles on distingue une anguille, poisson encore très fréquent en Crète. Sur les bords de la rivière sont des arbustes et des plantes avec des fleurs rouges; au fond se profilent des collines. Parmi les arbres on reconnaît des palmiers. Comme le paysage d'un des poignards de Mycènes, celui-ci rappelle tout d'abord ceux de la vallée du Nil; en effet, les peintures mycéniennes offrent des analogies avec celles de l'Égypte, elles sont sans doute dues à des hommes qui avaient visité ce pays, *mais elles ne sont pas égyptiennes de style*. C'est là un point sur lequel on ne saurait trop insister. L'art mycénien a une individualité propre, infiniment supérieure à celle de l'art égyptien et qui se révèle avec évidence même là où des motifs et des modèles égyptiens ont été mis à contribution. Dans la cour orientale du palais, M. Evans a recueilli une figurine égyptienne en diorite avec une inscription qui donne le nom du possesseur; elle appartient à la XIII^e dynastie, c'est-à-dire aux environs de l'an 2000 avant J.-C., mais comme elle a été trouvée sous le pavé, il est probable qu'elle est plus ancienne que le palais. Cette figurine témoigne de relations entre la Crète et l'Égypte; elle vient s'ajouter aux quelques objets de fabrication égyptienne que l'on a recueillis dans d'autres milieux

mycéniens et à Mycènes même; mais elle ne permet pas plus de parler d'une « Crète égyptienne » et d'un « Minos vassal du Pharaon » qu'une potiche chinoise découverte sous un parquet à Versailles n'autoriserait à compter la France de Louis XIV parmi les tributaires du Céleste Empire. Je continue à penser que la Mycénie a donné à l'Égypte bien plus qu'elle n'a reçu d'elle; les découvertes de M. Evans ne font que fortifier mon sentiment à cet égard.

La « peinture de genre », décrite par M. Evans, est tout à fait extraordinaire (1). C'est une longue frise de petites figures dont les contours, tant externes qu'internes, sont des lignes noires tracées avec une extrême délicatesse; le procédé de peinture est très sommaire et rappelle l'« impressionnisme » pompéien. La coloration des chairs est conventionnelle, comme dans les autres fresques de Cnosse : les femmes sont blanches, les hommes brun-rouge. Mais le sujet traité est encore plus remarquable que l'exécution. On voit des dames de la cour, vêtues de toilettes éclatantes, avec des cheveux frisés retombant en tresses sur les épaules et le dos. Elles portent des manches à gigot énormes qui se relient à la base du cou par un étroit ruban; à cela près, elles sont nues jusqu'à l'attache des jupes, à moins qu'il ne faille leur attribuer des guimpes d'une étoffe transparente et tout à fait tenue. Leurs tailles sont extrêmement minces et leurs jupes à volants, ornées de bandes brodées, sont rejetées en arrière comme par d'énormes « tournures ». Ces dames sont assises en groupes sur des balcons, engagées dans des conversations animées que traduit une gestulation expressive. Dans une des scènes, on aperçoit les têtes d'une troupe nombreuse de femmes debout à côté d'un olivier; dans une autre, trois femmes regardent par une fenêtre; ailleurs encore, deux rangées de femmes à manches jaunes et jupes bigarrées lèvent le bras gauche comme pour saluer leur maître. Évidemment, ces « dames de la cour » sont les pensionnaires du harem royal, de ce harem du Minotaure auquel Athènes devait fournir chaque année sept garçons et sept filles, jusqu'au jour où Thésée, avec le secours d'Ariane, mit fin à cette traite des blanches... et des bruns.

IX

Nous ne sommes pas au bout des surprises, car la sculpture de Cnosse n'était pas inférieure à la peinture. Des deux morceaux de premier ordre que signale M. Evans, une tête de lionne en marbre et une tête de taureau en stuc peint (fragment d'un relief comprenant au moins deux bovins de grandeur naturelle), le dernier seul a été publié en photographie (2) : c'est un vrai chef-d'œuvre, d'une vigueur et d'une largeur de style qui rappelle les taureaux des coupes d'or de Vaphio. M. Evans déclare avec raison que l'art classique n'a produit aucune figure d'animal qui soit aussi puissante et aussi vraie que celle-là.

Les magasins dont nous avons parlé contenaient de grandes jarres, des coffres de pierre revêtus à l'intérieur de plomb, des vases en pierre et en

(1) Evans, *The palace of Knossos* (extrait de *l'Annual of the British school*, 1900), p. 16.

(1) *Ibid.*, p. 46.
 (2) *Ibid.*, p. 62.



terre cuite, etc. Mais la découverte capitale a été celle des archives du palais. Elles comprennent plusieurs milliers de tablettes en argile séchée au soleil et, par suite, très friable, qui avaient été rangées dans des récipients de terre cuite ou de bois cachetés à l'aide de « gemmes insulaires », du plus beau style de la glyptique mycénienne. La très grande majorité de ces tablettes portent des caractères linéaires; un seul dépôt en a fourni une centaine couvertes de caractères pictographiques. Nous reproduisons ici (fig. 4 et 5) un spécimen de l'une et l'autre variété (1). Que signifient ces docu-

Edipes improvisés qui vont surgir de toutes parts et nous affirmer qu'ils ont lu sur ces tablettes du finnois, de l'hébreu, du bas-breton ou même du grec homérique!

Une chose est certaine : c'est que l'écriture linéaire des tablettes ne dérive ni de l'Assyrie ni de l'Égypte, qu'elle présente un caractère nettement « européen », qu'elle offre comme une image anticipée de l'épigraphie hellénique. Il n'en est pas de même des tablettes à signes idéographiques qui, cependant, ne sont pas postérieures aux autres. Il y a là un nouveau problème qui attend sa solution. M. Evans a fait observer que les cachets à signes pictographiques se sont rencontrés presque exclusivement dans l'est de la Crète, domaine des Étéocrétois; il suppose que la pictographie était le système d'écriture particulier à ce peuple, qui conserva sa langue non hellénique jusqu'au v^e siècle, tandis que le syllabaire à caractères linéaires se serait constitué et développé ailleurs. La difficulté n'est pas sans analogie avec celle que présentent les inscriptions cunéiformes des deux variétés dites assyrienne et sumérienne; puisse-t-elle susciter de moins après controverses entre savants!

X

Le palais de Cnossos a dû être abandonné subitement, vers le début du XIII^e siècle avant notre ère, par suite d'une catastrophe politique. On n'y a recueilli aucun objet postérieur aux temps mycéniens, pas même un fragment de vase à décoration géométrique. D'autre part, la couche de terre accumulée sur les débris était si mince que l'emplacement n'a jamais dû être habité ni planté d'arbres depuis plus de trois mille ans. Si donc le palais ne contenait plus ni or ni argent, alors que les peintures attestent le fréquent emploi de ces métaux, c'est que tout a été enlevé par les premiers envahisseurs et non par les chercheurs de trésors modernes. Le palais vidé, on y mit le feu et on laissa le temps faire son œuvre, recouvrant d'un manteau de poussière ce qui fut jadis le Labyrinthe de Minos. Quel encouragement pour ceux qui, dans un avenir prochain, tenteront la fortune sur d'autres points de la Crète préhistorique! Le XIX^e siècle ne pouvait se clore par des découvertes plus étonnantes et plus propres à stimuler le zèle des chercheurs.

SALOMON REINACH.

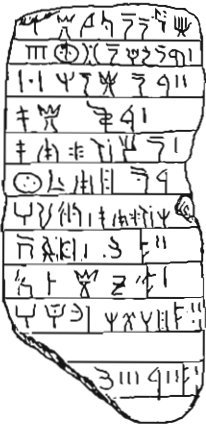


Fig. 4. — Tablette crétoise à signes linéaires.

Fig. 5. — Tablette crétoise à signes pictographiques.

ments? M. Evans suppose que ce sont des inventaires et croit avoir déjà identifié les signes d'une numération décimale. On remarquera, à l'appui de son hypothèse, la fréquence de traits parallèles et juxtaposés. Mais il faut savoir attendre. Alors même que tous les fac-similés auront été publiés, le déchiffrement sera impossible, puisque nous ne connaissons ni l'alphabet ni la langue; seule, la découverte d'une bilingue myceno-égyptienne pourrait nous fournir la clef; mais quel besoin les comptables du palais royal avaient-ils de tablettes bilingues? Gardons-nous maintenant des

(1) *American journal of archæology*, 1900, p. 490, 491.





